

LE CRIME DES FEMMES

XVIII

DEUX COMPLICES

(Suite)

Augustine releva son front pâle, ses mains pressèrent les mains de Lory ; elle murmura d'une voix étranglée :

— Tu sauras tout ! oui, tout ! et dusses-tu me mépriser...

Elle n'acheva pas, se redressa comme si un ressort l'eût poussée, étendit le bras en avant et répéta :

— Il est trop tard ! trop tard !

Julie, courant à perdre haleine, paraissait dans la cour.

— Madame, madame, cria la femme de chambre, revenez vite aux Haussois... quel malheur !... monsieur est comme fou... la caisse forcée, volée... la ruine, la faillite...

— Ah ! mon Dieu, dit Lory, un vol a été commis ?

— La nuit dernière... le malfaiteur a forcé les portes, les serrures... On a trouvé, dans le jardin, près du mur, l'empreinte de ses pieds... Il paraît même qu'une voiture l'attendait... Il est au désespoir...

Augustine tomba sur un banc.

— Chérie ! chérie ! courage ! murmura madame Barthier.

— Revenez aux Haussois ! sauvez monsieur !

répéta Julie.

L'œil atone, la lèvre convulsive, madame Courcy soulevait que la terre s'ouvrit sous ses pieds pour l'engloutir.

— Paul ! cria Lory, ramène Augustine, dans une heure je te rejoindrai.

Paul offrit son bras à madame Courcy qui recula.

— Rentrer là-bas ! fit-elle les dents serrées, jamais.

Paul saisit sa main avec autorité.

— Venez, dit-il, la place des femmes est où l'on pleure, car elles consolent, et sur le lieu des sinistres, car elles réédifient.

Augustine embrassa Lory et s'éloigna des Saules. Pendant le trajet, M. Barthier releva le mieux qu'il put le courage de la jeune femme.

Augustine ne répondit rien ; à mesure qu'elle approchait, son pas s'alourdissait, les battements de son cœur se précipitaient. En apercevant la grille des Haussois, elle frissonna. La cour était pleine d'ouvriers s'entretenant du crime commis ; en apercevant Augustine, bien qu'ils ne l'aimassent guère, ils lui firent un large passage, et un murmure de respect et de pitié parcourut leurs groupes.

Comme Paul et Augustine traversaient le vestibule, Baptiste leur dit :

— Le magistrat est dans le cabinet de monsieur.

— Déjà ! murmura madame Courcy.

En voyant sa femme, Benjamin poussa un cri dont rien ne saurait rendre la tendresse passionnée ; puis il la prit dans ses bras et la plaça dans un fauteuil, où elle resta inerte et comme morte.

Le juge d'instruction laissa passer ce premier mouvement ; puis, revenant au but de sa visite chez M. Courcy :

— Comment vous êtes-vous aperçu du vol ? demanda-t-il.

— Monsieur, répondit le manufacturier, comme à l'ordinaire, hier au soir, la caisse fut faite et les valeurs déposées dans ce coffre-fort. D'habitude, j'entre les matins à dix heures dans mon bureau ; jusqu'à cette heure, je visite et j'inspecte mes ateliers... Je devais payer aujourd'hui une somme considérable : deux cent mille francs... Je me trouvais dans le salon que vous voyez à gauche, quand un employé m'annonça qu'on venait chercher les fonds... Ils étaient prêts... Je me dirige vers mon cabinet, et j'en trouve la porte ouverte, bien qu'attrisée d'une façon très-habile... On pouvait traverser le couloir sans rien remarquer d'insolite... Le voleur n'avait pas pris les mêmes précautions pour la caisse : je la vis béante... Rien ! plus rien ! j'appelle les commis, le caissier, les domestiques ; on fouille la maison : on s'aperçoit qu'un carreau a été scié à la porte donnant sur le jardin... des traces de pas sont visibles dans les allées... on découvre les sillons d'une roue de voiture près de la petite porte voisine du labyrinthe... et vous avez constaté, monsieur, tout ce que je viens de vous dire...

— Soupçonnez-vous quelqu'un ?

Cette question galvanisa madame Courcy ; elle se pencha en avant et regarda fixement son mari.

— Personne, non, monsieur, personne ; les gens de ma maison possèdent toute ma confiance.

— Remarquez bien que le voleur connaît les êtres du logis.

— Monsieur, il y a six mois, j'ai dû renvoyer une centaine d'ouvriers mutins, cette mesure de rigueur me suscita quelques ennemis... et peut-être...

En ce moment, une clameur s'éleva dans la cour, un bruit de sabres retentit sur les dalles, et deux gendarmes, accompagnés de Flammèche, poussèrent dans le cabinet de M. Courcy, Roublard, pâle de terreur.

— Sans vot' respect, monsieur le magistrat, dit le garde champêtre, je crois que nous tenons le voleur.

— Quel est cet homme ?

— Un pas grand chose ! un gréviste, un rebut de prison, capable de tout et du reste ! mal noté de l'autorité et de la gendarmerie... Il y avait longtemps qu'on ne le voyait plus dans le pays. Il y revint le lendemain du crime, et il avait juré de se venger de M. Courcy.

— J'ai parlé de me venger, il est vrai, dit Roublard, mais de la parole aux faits, il y a loin.

On examina l'habit de Roublard, il portait une déchirure à laquelle s'adaptait un lambeau d'étoffe trouvé dans le jardin ; on constata que sa chaussure correspondait aux empreintes restées au pied du mur, et que l'on suivait dans la direction de la grotte. La conviction du magistrat se forma rapidement.

— Vous ne pouvez nier, lui dit-il, que vous ayez pénétré dans cette maison ; les déchirures de vos vêtements, les empreintes de vos pas, l'outil de vitrier trouvé dans votre poche, tout vous accuse...

Roublard, qui se tranquilisait par degrés, leva sur le juge d'instruction un regard calme :

— J'ai pénétré dans cette maison, dit-il, mais je n'ai pas volé.

— Vous avez escaladé un mur, coupé un carreau, forcé deux serrures, et vous êtes sorti sans enlever l'or et l'argent de la caisse ?

— Monsieur le juge, j'ai été mauvais ouvrier, soit ! j'ai subi deux mois de prison, je reconnais ; je déteste M. Courcy, je l'avoue ; poussé par la faim, je suis entré dans une intention coupable, mais, arrivé dans le couloir, je n'ai pas eu besoin de forcer la porte, car elle était ouverte...

Mais, entré dans le cabinet, je n'ai pas vu la caisse, car elle était vide. Le vol médité par moi venait d'être accompli par un autre.

Un cri sourd sortit de la gorge de madame Courcy.

— Vous présentez un pitoyable moyen de défense, dit le magistrat, vous avouez l'escalade et vous niez le vol.

— Oui, je le nie. Quand je dis : un autre m'avait devancé, je me trompe, ils étaient deux ; l'un éventrait le coffre-fort, l'autre attendait, blotti dans une voiture, à la porte du labyrinthe. Demandez à madame Courcy la vérité sur ce drame des Haussois, monsieur le juge.

Les yeux d'Augustine se fixèrent avec épouvante sur Roublard.

— C'est une infamie de mêler à tout ceci le nom de madame ! s'écria le juge d'instruction.

— J'ai dit la vérité, répéta Roublard ; si vous voulez plus de détails, et si vous répondez d'interroger madame, je m'expliquerai davantage. A onze heures, madame Courcy forçait la caisse de son mari, et courait en remettre le contenu à un homme qui l'attendait.

— Misérable, tais-toi ! s'écria le manufacturier.

— Avant de m'accabler d'injures, questionnez donc votre femme, dit ironiquement Roublard.

— Mon amie, ne répondez pas, dit M. Courcy.

Mais le magistrat, frappé du silence de la jeune femme et de l'altération de ses traits, lui dit :

— Si peu de créance que j'accorde à la parole de cet homme, je suis forcé d'accomplir mon devoir d'une façon complète... A quelle heure, madame, avez-vous quitté hier M. Courcy ?

— A neuf heures et demie.

— Vous êtes-vous immédiatement couchée ?

— Non, monsieur, j'ai veillé, j'ai lu... j'ai...

— Il a plu hier au soir, reprit le magistrat, si vous étiez sortie, vos chaussures garderaient des traces de boue, et...

— Mais, monsieur, croyez-vous que je suspecte ma femme ? demanda M. Courcy.

Le magistrat répondit tristement :

— Je ne suis pas libre d'arrêter cet interrogatoire ; un homme accuse, et je dois...

— Ma femme se trouve mal ! dit Benjamin.

Courcy prit la main d'Augustine, elle était glacée... Soit défaillance, soit volonté, Augustine glissait lentement sur le parquet et restait à genoux.

Sur un signe du magistrat les gendarmes emmenèrent Roublard, les curieux s'éloignèrent ; le manufacturier allait fermer la porte, quand un homme l'écarta doucement et pénétra dans le cabinet.

— J'ai tout entendu, dit M. Meillac ; interrogez votre femme, mon gendre.

— Ah ! ce courage me manque. Jamais elle ne me pardonnerait de l'avoir soupçonnée. Augustine pillant ma caisse et en portant le contenu à... Mais à qui, grands dieux ? En aimer un autre, me tromper, me voler pour son complice ? cela serait trop infâme !

— Oui, trop infâme ! dit Augustine sans lever la tête, et cependant une partie de ces choses sont vraies...

— Vraies ! s'écria Meillac le bras levé pour maudire.

— Vraies ! balbutia Courcy hébété de douleur.

— Je suis une misérable indigne de pitié, dit Augustine ; j'ai pris votre argent, mais je ne vous ai pas trompé. Il règne dans cette affaire une complication étrange et fatale... L'aveu de mon crime me perd, je le sais... J'ai mérité le châtiement qu'il vous plaira de m'infliger et je m'y soumetts d'avance. J'ai fait d'autres dettes que celles dont vous connaissez le chiffre... Je devais cent mille francs... le courage m'a manqué pour vous le dire... vous en aviez tant payé déjà ! J'avais signé des billets, il me fallait cette somme, je l'ai prise... Je ne m'explique pas la disparition des autres valeurs.

— Vous m'avez perdu, dit M. Courcy, perdu sans retour !

— Madame, demanda le magistrat, vous avez les effets ?

Augustine les prit dans la poche de sa robe.

Le juge d'instruction les examina, puis les tendit au manufacturier.

— Sur la somme manquant à votre caisse, nous trouvons l'emploi de cent vingt mille francs... Cela est une affaire de ménage... Je dois, moi, chercher le surplus.

— Je ne porterai pas plainte, monsieur, dit M. Courcy.

— Mais, s'écria le magistrat, si vous ne trouvez pas de fonds, il s'agit pour vous de la faillite.

— Mieux vaut la banqueroute du négociant que le déshonneur de ma femme dont le nom serait mêlé au procès.

— Le père acquittera les dettes de sa fille, dit gravement M. Meillac ; demain, mon gendre, vous aurez les fonds. Mon traitement de membre de l'Institut suffira pour me faire vivre. M. Barthier trouvera bien ce qui est indispensable au versement d'aujourd'hui.

— Veuillez emmener votre fille, monsieur, dit le juge d'instruction au vieil avocat.

M. Meillac conduisit Augustine jusqu'au seuil de sa chambre ; mais il n'y entra pas avec elle.

Roublard fut ramené dans le cabinet ; plus froilement que jamais il nia le vol, insista sur la présence d'un complice de madame Courcy et défia le magistrat de trouver contre lui une autre prévention que celle d'escalade, la nuit, dans une maison habitée.

Tout à coup la voix du chevrier éclata dans le couloir.

— Laissez-moi parler au juge ! disait-il, laissez-moi entrer... Je sais tout ! j'en sais plus que tout le monde ici !

L'enfant cria si haut, jura si bien des coude qu'il pénétra dans le cabinet, s'approcha de la table sur laquelle écrivait le magistrat, puis laissant tomber le devant de sa blouse qu'il tenait relevé jusqu'à la ceinture :

— Voilà ! fit-il.

Des liasses de billets de banque et un nouveau d'or s'étalèrent sur le tapis.

A cette vue, Roublard poussa un rugissement.

M. Courcy pâlit de joie.

— D'où apportez-vous cette somme ? demanda le magistrat au petit chevrier.

— De la grotte aux Fées... et ce n'est mie le trésor dont les vieilles femmes parlent à la veillée... Ce matin, à la fine aube, je montais la sente du bois, quand je vis Roublard se glisser sous les arbres comme un renard en quête... La grotte est un endroit hanté... les filous, le diable et les fadets y vivent seuls en bonne intelligence... Depuis mon enfance j'avais une peur rouge des fadets et des fadets, mais n'importe ! je me dis : Où passe un homme un enfant passera bien... Roublard resta longtemps dans les roches... Quel maléfice y faisait-il ? Je me le demandais assez éperonné... Je pris courage, et, l'ayant vu sortir, je me promis d'aller plus tard chercher le secret qu'il y cachait. Pour le moment, j'avais à garder mes chèvres... En descendant, je reconnus Roublard étendu tout de son long près d'un buisson et dormant comme s'il avait une bonne conscience... Flammèche courait sur la route, je le hélai, lui demandant ce qui le pressait si fort, il m'apprit le vol commis chez M. Courcy... Alors je lui montrai l'endroit où Roublard était couché... Il l'éveilla en lui mettant les menottes... L'idée me vint d'en finir avec la curiosité qui me poussait vers les roches... Je fouillai la grotte, je trouvai une cachette, et ce qui était dedans, le voilà.

— Tu es un brave enfant, fit M. Courcy ; de ce moment tu ne garderas plus les chèvres, je t'adopte.

M. Courcy attira le chevrier sur sa poitrine, et posa les deux mains sur son front.

— Monsieur, dit le magistrat, il ne me reste plus qu'à faire emprisonner Roublard.

— Je vous en supplie, s'écria M. Courcy, étouffez cette affaire, sauvez mon honneur de mari, la réputation de ma femme, que le voleur quitte le pays, au prix d'une fortune.

— Une menace suffira, répondit le juge d'instruction.

Une minute après, Roublard fut introduit de nouveau.

— Votre passage sera payé pour l'Amérique, lui dit le magistrat. Si vous revenez en France, les galères vous attendent.

— J'accepte, dit Roublard, ce n'est pas moi que vous sauvez, c'est ma complice.

On emmena le misérable.

Le juge d'instruction serra les mains de M. Courcy avec un sentiment de pitié et de sympathie, et quitta les Haussois.

M. Courcy resta tout le jour enfermé chez lui, refusant de voir Paul et M. Meillac.

Augustine venait de prendre une résolution irrévocable. Loin de se sentir désarmée par la douceur de son mari, elle s'en irritait. Julie reçut ordre de préparer les malles.

Lorsqu'elles furent bouclées, Julie prévint M. Courcy que sa femme l'attendait.

— Madame est au salon, ajouta-t-elle.

La femme de chambre sortit.

— Au salon ! répéta M. Courcy, pourquoi cette pièce cérémonieuse ?

Pendant toute une nuit sans sommeil, le manufacturier avait songé à sa femme ; il comptait la voir le matin... Il lui parlerait avec fermeté, peut-être lui adresserait-il quelques reproches... Elle avait été si coupable ! Il songeait aux réponses qu'elle lui ferait, aux excuses qu'elle présenterait... Pauvre femme ! n'avait-elle point expié sa faute par trois jours de tortures ? D'ailleurs, le mal était réparé ; l'honneur du commerçant restait sauf. Augustine était si jeune ! Pauvre égarée ; si elle n'était pas venue dès la veille, c'est qu'elle tremblait d'être repoussée et redoutait des paroles amères. Il ne lui en adresserait pas... Augustine, au surplus, avait pris de l'argent, mais cela ne l'em-

pêchait pas d'aimer son mari, et toute souffrance s'effaçait pour M. Courcy, quand il songeait à l'angoisse dont il se sentit envahi quand Roublard insinua qu'Augustine avait un complice, et que ce complice était son amant... Alors la terre avait manqué sous ses pieds, il avait compris l'enfer... L'amour d'Augustine était son seul trésor ; tant qu'elle ne faillirait pas à ses devoirs, il excuserait, il pardonnerait tout.

Aussi, l'âme pleine de ces dispositions au pardon, eût-il préféré entrer brusquement chez sa femme, la trouver pâle, défaite, en pleurs... Julie l'avait dit, elle l'attendait au salon comme un étranger.

Benjamin dissimula son trouble et poussa la porte.

Il aperçut Augustine correctement habillée et coiffée ; le visage tourné vers le jardin, elle regardait les corbeilles de fleurs.

Au bruit que fit son mari, elle se retourna ; ses yeux trahissaient la fatigue, son front était pâle. Cependant, elle fit un effort et dit :

— Monsieur, j'ai eu le courage d'avouer ma faute hier ; ma force ne vas pas plus loin... J'ai assez d'orgueil pour repousser le châtiement, j'en ai trop pour vouloir de votre indulgence, le mieux est, dans notre situation, de nous séparer...

— Nous séparer ! s'écria Benjamin.

— Le premier vous eussiez dû le comprendre.

— Jamais ! jamais !

— La tendresse sans la confiance ne saurait être durable, et votre confiance est morte...

— Veux-tu quitter les Haussois avec moi ? demanda Benjamin.

Cette parole éclaira plus Augustine sur l'amour de son mari que toutes les protestations qu'il aurait pu faire. Cependant, elle refoula l'émotion qui la gagnait.

— Vous me pardonnez, soit ! dit-elle, mais moi je ne me pardonne pas ! Votre vue me rappellerait ma faute à toute heure... Votre voix plus impérieuse, votre regard moins doux, me paraîtraient rappeler le passé... Votre colère ou votre magnanimité éterniserait mes remords... On fuit les témoins autant que les complices d'un crime...

— Mais je ne suis pas coupable, moi ! et vous me châtiez ! s'écria M. Courcy. Partir, vous ! Je ne le veux pas ! Nous irons en Suisse, en Italie ; nous resterons absents une année... Votre père et Paul surveilleront la fabrique... Nous nous entendrons, nous nous comprendrons, nous retrouverons notre premier bonheur...

— Ecoutez, répondit Augustine, vous vous trompez sur mon caractère, et je dois vous désabuser, quoique vous deviez souffrir... J'ai une passion unique, mais terrible : le luxe ! J'en ai besoin, j'en ai soif, il m'en faut, j'en veux ! Après tout, je fais œuvre charitable en vous éclairant, cela nous évitera d'autres méprises... Quand vous me connaîtrez, vous me regretterez moins... Je vous ai épousé pour m'en retourner de choses élégantes et vivre d'une vie factieuse... Si j'avais su me contenter d'une bourgeoise existence, j'étais, à dix-huit ans, aimée d'un homme jeune, savant et beau, parti pour les Indes en mission scientifique et qui devait en revenir pour être mon mari... La médiocrité, l'honnête misère, les privations de toutes sortes m'effrayaient... Vous étiez riche, vous paraissiez bon, je devins votre femme sans répugnance... Vous avez tenté de faire de moi la compagne de votre vie utile, généreuse, bienfaisante, je ne l'ai pas voulu. Ce qu'il me fallait, c'était le faste extérieur, la folie de la coquetterie, l'entraînement de cette existence des *coquettes*, dont les toilettes sont citées dans les journaux et dont la présence fait sensation sur le turf ! Ce qu'il me fallait, c'était de l'or pour le prodiguer à pleines mains aux costumiers, aux couturières, et le jour où vous m'avez refusé cent mille francs pour acquitter la note d'un bijoutier, j'ai forcé votre caisse... Que voulez-vous ! je m'étais mariée pour puiser dans vos coffres ; du jour où vous me le défendiez, j'étais réellement volée et perdue !

En achevant ces mots, les yeux brillants de colère, la lèvre frémissante, Augustine regarda fixement son mari.

Benjamin eut un mot sublime.

— Ruine-moi et reste !

En ce moment, M. Meillac entra.

— Je viens de voir vos bagages dans la cour, dit-il à Augustine, dans quel couvent vous retirez-vous ?

— Je me rends simplement à Paris.

— Pour y vivre seule ?

— Toute seule ; je reprends ma liberté.

— La liberté de vous déshonorer davantage... Ne souffrez pas cela, Courcy.

— Monsieur, répondit Benjamin, elle vient de m'enlever mes dernières, mes suprêmes illusions, en m'avouant que ma fortune l'avait seule décidée à m'épouser... Elle a broyé mon âme avec une cruauté de bourreau, mais je l'aime ! Je fais la part de son exaltation nerveuse, de la surexcitation causée par l'horrible scène d'hier... Un jour viendra où elle comprendra qu'un seul être au monde l'a chérie, adorée, et, soyez-en sûr, elle reviendra vers lui...

— Trop tard ! murmura M. Meillac, trop tard !

RAOUL DE NAVERY.

(La suite au prochain numéro.)

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.